

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 89=109 (1943)

Heft: 2

Artikel: A propos des débarquements : Quiberon (juin 1795)

Autor: Grasset, A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-18432>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Für die übrigen Nahrungsmittel betragen die Gebühren bei der *Garnisonsration*:

320 g Frischfleisch mit Knochen
30 g Schweineschmalz
oder 40 g Rindertalg
60 g Hülsenfrüchte
oder 30 g Reis
16 g Salz
10 g gerösteter Kaffee.

Bei der *Manövergebühr* reduzierte sich die Fleischmenge um 20 g, auch war keine Fettration vorgesehen. Dafür erhöhten sich die Zuckerration auf 21 g und die Kaffeeration auf 16 g. Auch durften statt der vorgeschriebenen Frischfleischmenge von 300 g 240 g gesalzener Speck gegeben werden, oder 200 g Fleischkonserven nebst 25 g Suppenkonserven und 0,25 l Wein. Bei beiden Gebühren brauchten nur 500 g Brot verabfolgt zu werden, die restlichen 250 g wurden dann ersetzt durch 180 g Weizen-, Reis-, Mais- oder Leguminosenmehl, oder durch 180 g Teigwaren oder 1300 g Kartoffeln.

Auch das Reglement von 1913 hielt im grossen und ganzen die Ansätze von 1890 nebst den Abänderung von 1900 bei. Im Verlaufe des Weltkrieges zeigte es sich jedoch, dass die Kost auf die Dauer zu eintönig war, und seit dem Winter 1914/15 schob man in reichlicher Menge Früchte, grünes Gemüse und Genussmittel nach. Auch wurde bestimmt, dass der Oberkommandierende «Suppléments» sogar zu der grossen Feldration verabfolgen konnte. Zeitweise war die Abgabe von 1 kg Fleisch pro Mann und Tag keine Seltenheit. Durch das gleiche Gesetz von 1913 wurde die eiserne Ration wie folgt festgesetzt:

Zwieback 300 g, Fleischkonserven 300 g, Zucker 80 g, Kaffee in Tabletten 36 g, Suppenkonserven 50 g. (Fortsetzung folgt.)

A propos de débarquements

Quiberon (juin 1795)

Par le Colonel A. Grasset, France.

M. le Colonel-divisionnaire Bircher m'a fait l'honneur de me demander, pour le *Journal Militaire Suisse*, une étude comparée de la récente tentative de débarquement de Dieppe et de l'affaire de Quiberon, en juin 1795. Depuis lors, nous avons connu des débarquements plus sensationnels en Afrique ...

Sur Dieppe, malheureusement, comme sur Alger ou sur Casablanca, les renseignements que nous possédons ne sont encore ni assez précis, ni assez sûrs pour permettre une relation historique de quelque valeur. On est donc réduit, en ce qui concerne ces opérations, à se contenter des récits qui ont paru dans les journaux.

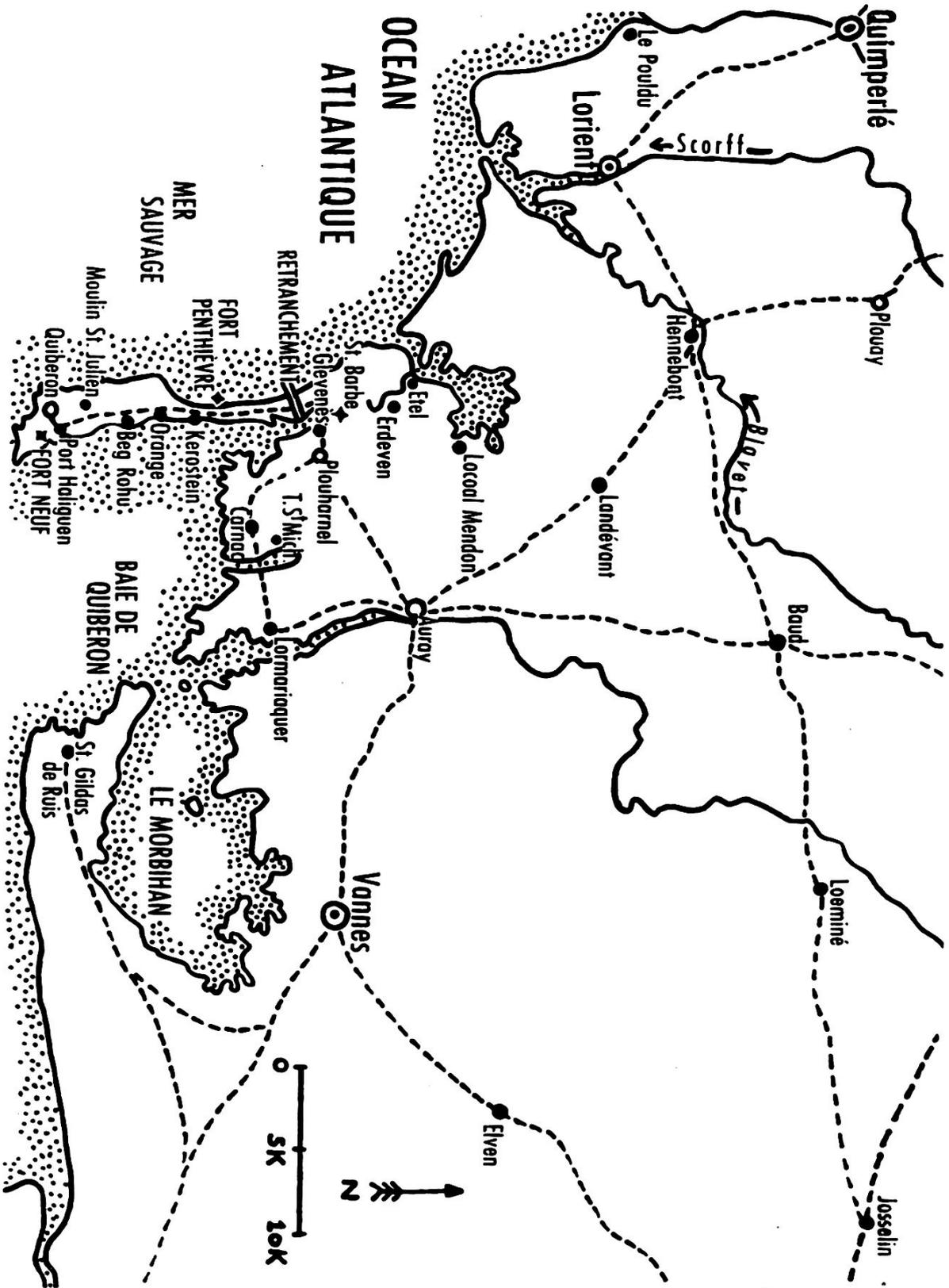
En revanche, l'affaire de Quiberon offre certaines particularités d'une brûlante actualité et des leçons stratégiques, psychologiques et politiques parfaitement valables, susceptibles de donner un intérêt non négligeable aux quelques pages que nous pouvons lui consacrer.

*Situation dans l'Ouest de la France, en juin 1795.
Une expédition se prépare en Angleterre.*

En juin 1795, l'Ouest de la France est dans un désordre affreux. L'insurrection des paysans, commencée en Vendée en 1793, s'est propagée dans dix départements de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne et elle a été marquée par des batailles sanglantes, par des répressions terribles et par des destructions, qui ont ruiné tout ce riche pays. Sans doute, la guerre proprement dite s'est terminée en décembre 1793, par la défaite des masses insurgées, au Mans et à Savenay; mais, depuis lors, des bandes insaisissables parcourent la campagne, harcelant les troupes républicaines chargées d'assurer l'ordre. Le paysan qui laboure paisiblement son champ, a son fusil dans un sillon et les «bleus» isolés disparaissent sans que personne ne sache ce qu'ils sont devenus... Un appel groupe, en quelques minutes, sur un point, une vingtaine de combattants armés et c'est le massacre d'un détachement se gardant mal...

A la vérité, malgré les passions religieuses et politiques très violentes chez ces populations ardemment catholiques et royalistes, la lutte eut cessé depuis longtemps ici, si l'Angleterre ne s'était employée à l'attiser. Londres était un foyer d'intrigues extrêmement actif. Une armée d'émigrés royalistes s'y organisait et le Comte d'Artois, frère de Louis XVI et l'un des prétendants à la Couronne, avait nommé le général Comte de Puisaye, généralissime de cette armée. On préparait une expédition sur les côtes de Bretagne, suivant les instructions et avec les subsides de William Pitt, chef du Gouvernement britannique.

Pourtant, si la masse des paysans du Morbihan, du Finistère et des Côtes du Nord étaient favorables à Puisaye et aux Anglais, ailleurs: en Vendée, par exemple, les opinions et les sentiments n'étaient pas les mêmes. Là, on blâmait nettement cette ingérence de l'étranger dans les affaires intérieures de la France; on



accusait l'Angleterre de chercher à perpétuer nos dissensions, pour affaiblir irrémédiablement la France et en particulier, s'installer dans le port de Brest. On rappelait que les Anglais ne cherchaient qu'à faire se battre les Français les uns contre les autres, sans jamais se battre eux-mêmes, comme le fait s'était produit à Toulon; qu'ils avaient l'habitude d'abandonner à leur sort leurs alliés malheureux et qu'au total, Puisaye, qui allait quêter leur appui, était un traître . . .

Quoiqu'il en soit, un corps expéditionnaire était en voie d'organisation. Il devait comprendre neuf régiments, composés exclusivement d'émigrés, mais on ne put réellement en constituer que cinq, d'effectifs très variables.

Un régiment de 1500 hommes, sous le Comte d'Hervilly, groupait les émigrés toulonnais. Le Comte d'Hector avait un millier de marins dans le Régiment «Royal Marine». Le Comte de Dresnay avait un millier de prisonniers de guerre des armées républicaines du Rhin, enrôlés sous menaces et avec promesse de la liberté. Les gentilshommes, anciens officiers de l'armée royale, à qui il était impossible de donner un commandement, et qui répugnaient à servir comme simples soldats dans un corps de troupes, formaient un corps spécial de volontaires, de 400 à 500 hommes. Avec un régiment de 500 canoniers toulonnais, sous le Lieutenant-colonel Rothalier et un petit corps du génie, c'était un total d'environ 5000 hommes, formant une petite division, d'une valeur militaire certaine.

L'uniforme, combiné par Puisaye et par Lord Windham, ministre de la guerre britannique, était d'allure franco-anglaise et fort élégant: tricorne noir, veste écarlate, culotte et guêtres blanches, cocarde blanche.

Puisaye, nous l'avons dit, avait été nommé par le Comte d'Artois, commandant en chef de ce corps, qui devait être débarqué sur les côtes de Bretagne, mais le Gouvernement britannique avait donné à Puisaye, comme lieutenant et avec des droits égaux aux siens, le Comte d'Hervilly, par l'intermédiaire duquel il comptait s'assurer la direction effective de l'opération.

Les agents secrets travaillent l'opinion.

Tandis que ces forces étaient transportées à Jersey, à proximité immédiate des côtes de France, pour être en situation d'agir à la première occasion favorable, William Pitt avait recours à d'autres mesures, d'une nature toute différente, pour préparer le succès de l'expédition projetée. Ces menées avaient un triple but:

1° Entretenir et développer la fermentation des esprits dans les départements français de l'Ouest;

2° Affaiblir les armées républicaines qui tenaient cette région;

3° Endormir la vigilance des Républicains et les inciter à négliger les précautions militaires les plus indispensables.

Entretenir la fermentation des esprits fut la tâche confiée à une nuée d'agents anglais et émigrés, qui se répandirent dans les villes et dans les campagnes et même — tel le nommé Clermont — dans les cantonnements de l'armée, où ils préparaient officiellement les esprits des soldats à la conciliation et à la paix, tandis que des centaines d'autres agents prêchaient l'intransigeance farouche et la révolte, dans les châteaux et dans les chaumières.

Pour affaiblir les armées républicaines, c'est surtout à Paris, auprès de certains membres du Comité de Salut Public et aussi au Ministère de la guerre, que les efforts furent multipliés et couronnés de succès. Le Général Hoche, le conquérant de l'Alsace, un jeune général de 26 ans, tenait d'une main ferme les deux armées des Côtes de Brest et des Côtes de Cherbourg. Il se vit subitement enlever le commandement de l'armée de Cherbourg, qui fut confié au Général Aubert-Dubayet et son action se trouva affaiblie d'autant, sans que d'ailleurs Aubert-Dubayet n'ait amené avec lui le moindre renfort susceptible de compenser cette fâcheuse division des forces.

Quant à Hoche, comme il est jugé dangereux, parce que d'un caractère trop entier, son autorité est battue en brèche dans sa propre armée et les représentants du peuple, qui l'accompagnent, donnent des ordres, à son insu, sur le plan politique et même sur le plan militaire. Les protestations courageuses que le général adresse à Paris, demeurent lettre morte et leur seul effet est de le rendre suspect.

Au demeurant, des instructions formelles, venues de Paris, l'obligent à disséminer ses faibles forces et à occuper jusqu'aux moindres villages par des détachements, sous le prétexte qu'il était nécessaire de tout surveiller et de tout garder, pour étouffer sans retard les moindres vellétés de soulèvement. Un pareil système frappait évidemment les armées républicaines d'incapacité et d'inertie totale.

Enfin, pour endormir la vigilance des républicains, des pourparlers, en vue de la conclusion d'une paix définitive furent engagés à la Mabilais, au cours de conférences où, sur la promesse d'une amnistie complète, une soumission officielle fut consentie par la plupart des chefs insurgés. Le 20 avril 1795, Cormatin signait solennellement la paix, au nom des princes...

Hoche réagit.

Stratagème infernal! Hoche ne s'y laisse pas tromper, d'autant moins que ses agents secrets, des deux sexes, le tenaient au courant de bien des intrigues et qu'il suivait avec attention le renforcement de la division qui se concentrait à Jersey.

Il sut prendre avec décision les mesures qui s'imposaient. La réconciliation jurée rendait légitime la fraternisation officielle entre les populations rebelles d'hier et les faibles détachements républicains cantonnés dans les villes et cette fraternisation ne laissait pas d'être fort dangereuse pour la discipline et pour le moral de l'armée.

Or, les brigands infestaient les routes et les campagnes. Hoche prit prétexte de cette circonstance pour faire évacuer les cantonnements et tenir les troupes campées en dehors des localités; ainsi surveilleraient-elles mieux les routes... Même, à l'usage, ces campements se révélèrent fort mobiles, car le jeune général leur imposait des marches et des contremarches continues, suivies de changements de secteur, de sorte qu'un contact effectif n'avait pas le temps de s'établir, entre le soldat et l'habitant.

Quant à Hoche, il se faisait un devoir de dénoncer courageusement au Gouvernement les agissements de tous les émissaires ou sympathisants de l'étranger, quels qu'ils fussent, lesquels cherchaient, à prix d'or, à provoquer des désertions, ou à empêcher les paysans, malgré l'abondance de leurs récoltes, de ravitailler les colonnes républicaines. Il ne manquait pas non plus de signaler l'indulgence criminelle de certains tribunaux qui absolvaient des traîtres, même pris en flagrant délit de trahison...

En juin 1795, Cormatin était surpris, encourageant par des libelles incendiaires la résistance à outrance de quelques chefs rebelles. Il était arrêté, au cours d'un banquet de fraternisation et jeté en prison, en attendant des juges.

Dans le Morbihan, le chevalier de Silz, croyant le moment venu, donnait, à la même époque, le signal de la révolte. Les colonnes mobiles du Général Josset encerclèrent rapidement son détachement à Penhoët et le capturèrent.

Dans les Côtes du Nord, Bois-Hardi, qui était entré en campagne, lui aussi, aux cris de «*Vive le Roi! Vive Angleterre!*» vit son détachement dispersé à Montcontour. Lui-même livré aux Républicains, fut fusillé, puis décapité.

Les Emigrés débarquent à Quiberon.

Le 23 juin, une puissante flotte anglaise, commandée par l'amiral Warren, venait croiser devant les côtes de Bretagne.

Bravement, l'amiral Villaret de Joyeuse sortit de Brest avec son escadre de vieux vaisseaux, mal équipés et mal armés, et se porta au-devant des navires britanniques. Après un combat de deux heures, au cours duquel trois vaisseaux français furent coulés, l'escadre républicaine fut balayée et ses unités déséchouées se réfugièrent où elles purent.

Pendant ce temps, la population du Morbihan, travaillée par les émissaires de Pitt et de Puisaye, était en grande effervescence. Les paysans, emmenant leur bétail, ayant accumulé, sur des véhicules de tous genres, tout ce qu'ils avaient de plus précieux, allaient vers la côte, en particulier vers Carnac, où on leur avait dit que des libérateurs allaient venir. Là se groupait aussi une foule hurlante d'environ 10,000 insurgés bretons, connus sous le nom de «Chouans», ainsi nommés parce que leur sauvage cri de ralliement rappelait le rire sinistre de la chouette.

Ils formaient des compagnies d'effectifs variables, groupées, tant bien que mal, sous Vauban, de Tinténiac et Bois Berthelot. n'ayant d'ailleurs d'uniforme dans leur accoutrement, qu'une cocarde blanche et un chapelet. Ils hurlaient, brandissaient des fourches, des matraques, des fusils de chasse, des gris-gris, des scapulaires, des médailles bénites et comme ils venaient de recevoir de la poudre, ils tiraient en l'air des coups de fusil, en signe d'allégresse et pour s'aguerrir.

Le 25 juin, les «libérateurs» parurent. C'était la division de Jersey, que conduisaient Puisaye et d'Hervilly. Elle était forte d'environ 5000 hommes, d'une belle allure, tous anciens soldats, sans parler du corps de volontaires des anciens officiers, qui portaient leur croix de chevaliers de Saint-Louis suspendue au cou par un simple ruban de laine, faute d'un ruban de soie. Les plus jeunes de ceux-là avaient plus de 40 ans et leur capitaine, M. de Rossel, déclarait fièrement 72 ans.

Une multitude de bateaux anglais transportaient ces forces sous la protection de la flotte de l'amiral Warren. L'énorme convoi passa entre Belle-Ile et la presqu'île de Quiberon, entra dans la baie de Quiberon et déposa son chargement sur la plage de Carnac.

Il y avait des postes d'une cinquantaine d'hommes à Quiberon, à Beg Rohu et à Orange, mais pas d'artillerie. A Sainte-Barbe, il y avait 150 hommes et les batteries du fort étaient armées de quelques canons, mais dont la portée n'excédait pas 400 mètres. Cette dernière garnison, voyant sa totale impuissance, devant les masses qui débarquaient et avertie de l'approche d'une armée insurgée venant de l'intérieur, voulut éviter d'être prise par la famine et se ruant à la baïonnette, gagna Auray, sans trop de pertes, à travers la cohue des Chouans.

Le colonel Roman, commandant les colonnes mobiles républicaines de la région, averti de ces événements, s'était mis en devoir de rassembler ses détachements éparpillés, mais en dépit de la diligence mise à l'exécution de cette opération compliquée, il n'avait pas encore pu, le 26 juin, grouper plus de 600 hommes.

A ce moment, les émigrés occupaient déjà Carnac et le Tumulus Saint-Michel, les postes qui tenaient ces points, forts chacun d'une dizaine d'hommes, ayant été submergés et désarmés par les Chouans.

Le colonel se contenta donc de gagner Auray, où il se renforça des 150 hommes de Sainte-Barbe et ayant rendu compte au Général Hoche du débarquement de plusieurs milliers d'émigrés, il resta sur la défensive, prêt à repousser une attaque qui ne se produisit pas.

*Manque d'entente entre Puisaye et d'Hervilly.
Puisaye prend Penthièvre.*

Puisaye avait pourtant senti la nécessité de profiter de l'énorme supériorité numérique momentanée dont il disposait et de foncer tout de suite droit sur Auray et même sur Vannes. Mais d'Hervilly, plein de mépris pour les Chouans, pitoyables auxiliaires, dont l'inexpérience militaire et l'inorganisation l'effrayaient, s'y opposa.

Les émigrés n'attaquèrent donc pas. Seuls, les Chouans furent jetés en avant, en enfants perdus. Quant aux Anglais, ils demeurèrent spectateurs passifs des événements.

Les hommes de Tinténiac se portent donc sur Landévant; ceux de Bois Berthelot, sur Auray. Le Colonel Roman, qui n'a pas eu le temps d'organiser une résistance sérieuse à Auray, connaissant l'énorme supériorité numérique de l'adversaire et voulant éviter d'engager une action sérieuse avant l'arrivée de renforts, se replie.

Puisaye insiste alors pour que la presqu'île de Quiberon soit au moins dégagée, pour que le corps de débarquement, avant de s'enfoncer dans l'intérieur du pays, n'ait pas sur ses derrières la forteresse républicaine de Penthièvre. Or, d'Hervilly ne voulait même pas tenter l'attaque de Penthièvre, estimant que de pareilles positions fortifiées ne pouvaient pas être attaquées avec des poitrines; que de l'artillerie était nécessaire pour les réduire et qu'on n'avait pas d'artillerie.

La flotte britannique était là, inactive. Puisaye s'adresse à l'amiral Warren. Celui-ci refuse de faire intervenir un seul soldat britannique, mais consent volontiers à prêter l'appui de ses canons.

L'affaire est rapidement menée. Quiberon, Orange, Beg Rohu se rendent, dès les premières bordés. Penthievre, où il y a 350 hommes, sous le commandant Maire, résiste un peu plus longtemps, mais sérieusement bombardé par les vaisseaux britanniques et cerné par les Chouans, à court de munitions, capitule, le 3 juillet.

Puisaye, après avoir harangué la garnison, commet l'imprudence de l'incorporer dans sa division. En outre, il accepte que le drapeau britannique flotte sur le fort, à côté du drapeau blanc, représenté à cette occasion, par un lambeau de chemise.

Ainsi maîtres de toute la presqu'île et du fort Penthievre, les insurgés allaient disposer d'un solide réduit. Ils s'y installèrent. Puisaye et d'Hervilly y transportèrent leurs quartiers généraux, mais ne tentèrent rien au delà de la ligne Auray-Locoal Mendon.

En réalité, l'incompréhension la plus absolue continuait de régner entre les deux chefs de l'expédition. D'Hervilly refusait absolument toute confiance à ces Chouans indisciplinés, qui ne savaient même pas marcher au pas et dont il ne soupçonnait, ni la valeur dans une guerre de surprises et d'embuscades, ni l'élan irrésistible à l'assaut. Il s'obstinait donc à ne pas vouloir compromettre ses vieux soldats avec de pareils auxiliaires et tout en approuvant les plans offensifs de Puisaye, ne se départissait pas de son attitude de prudente défensive. Le fait d'être maître de la presqu'île de Quiberon, ce «Gibraltar royaliste» qu'appuyait encore la flotte anglaise, ne pouvait que l'ancrer dans une semblable manière de voir. Devant un adversaire de la taille de Hoche, la passivité qui résultait de cette conception, ne pouvait être que fatale aux Emigrés.

Hoche groupe ses forces.

Dès qu'il a été informé du débarquement de Quiberon, Hoche s'est en effet mis en devoir de concentrer pour l'action tous les moyens dont il pouvait disposer.

Il a demandé des renforts aux armées voisines: à Aubert-Dubayet, commandant à St-Malo; à Canclaux, commandant l'armée de l'Ouest, à Nantes. Canclaux va lui envoyer la brigade Lemoine, environ 900 hommes, ses seules disponibilités; Aubert-Dubayet, à peine quelques compagnies.

De sa propre armée, Hoche ne peut pas faire appel à la brigade Chabot, qui n'a pas trop de ses pauvres effectifs, pour défendre Brest «jusqu'à la mort», car la menace anglaise est permanente devant notre grand port.

De sorte qu'en attendant le ralliement de ses colonnes mobiles, disséminées sur tout le territoire, le commandant de l'armée des Côtes de Brest est réduit pour l'instant à sa seule troupe de manœuvre : 400 fantassins et 30 cavaliers.

Il part immédiatement pour Vannes, avec ce faible détachement, espérant y arriver en temps utile pour gêner le débarquement en cours, ou tout au moins, les premières dispositions de l'adversaire. Il a laissé à Rennes son chef d'état-major, le Général Chérin, avec mission, tout en assurant la tranquillité de l'intérieur, de pousser sur Vannes tous les effectifs et tous les approvisionnements en vivres, munitions et matériel, qu'il lui sera possible de réunir. Chérin est un patriote intelligent et actif ; le général en chef sait bien que cet ami sûr ne prendra aucun repos, tant que sa lourde tâche n'aura pas été entièrement remplie.

Quand Hoche arrive à Vannes, le 29 juin, après une marche forcée, le débarquement des émigrés est achevé. Devant ses 430 combattants, que viennent renforcer les 750 hommes du Colonel Roman, il y a environ 15,000 adversaires.

Le conquérant de l'Alsace n'est pas intimidé pour cela. Il pousse une pointe sur Auray.

Aux abords de cette localité, ses cavaliers se heurtent aux Chouans de Bois Berthelot . . . Une charge ; ils les bousculent. Au pas de charge et la baïonnette basse, l'infanterie poussa devant elle la cohue surprise, qui s'enfuit.

Hoche arrête cette poursuite. Il sait bien que des régiments aguerris sont derrière ces paysans ; que sous leur protection, ceux-ci se ressaisiront et qu'alors, ce sera le désastre, parce que l'inégalité des forces est encore écrasante et qu'aucune ligne de repli n'a été organisée en arrière.

Ce qu'il attendait de ce vigoureux coup de boutoir, c'était de rendre l'adversaire prudent et par là, de ralentir ses mouvements. Espérant avoir obtenu ce résultat, il rentre donc à Vannes, dont il organise la défense et même, il invite le Directoire du département, à se tenir prêt à évacuer ses fonds et ses archives, pour le cas où une attaque massive se produirait, avant que les renforts attendus aient pu arriver.

Pas la moindre hésitation, d'ailleurs, dans son esprit. Dès qu'il aura les forces suffisantes pour agir, il compte refouler ses adversaires dans la presqu'île de Quiberon et les y bloquer.

Hoche refoule l'ennemi dans la presqu'île de Quiberon.

Or, tandis que les émigrés demeurent inertes, nous savons pour quel motif, les renforts républicains arrivent à marches

forcées. Hoche n'attendra pas qu'ils soient tous à pied d'œuvre, pour manifester de l'activité.

Le 30 juin, il a 3000 hommes, avec les généraux Drut et Josnet.

Il pousse tout de suite Josnet sur Landévant, d'où Tinténiac, surpris, est délogé. Il est vrai que le chef vendéen reviendra avec de grandes forces, le lendemain et reprendra cette localité.

Hoche pousse Drut sur Auray, où Bois Berthelot ne résiste pas non plus à une première attaque; mais, puissamment renforcé, il réussira, lui aussi, à reprendre la position perdue.

Les renforts continuent d'arriver, goutte à goutte: les brigades Mermet, Humbert, Valleteaux, la brigade Lemoine, venue de Nantes . . . Le 3 juillet, Hoche a 8000 hommes . . .

Mermet attaque de nouveau Landévant et en chasse définitivement Tinténiac, qui se replie sur Sainte-Barbe.

D'Hervilly, qui avait fait espérer aux chefs chouans l'appui de ses bataillons de grenadiers, n'a pas fait un mouvement pour les soutenir.

Le 6 juillet, Hoche a 13,000 hommes. Il estime que le moment est venu de commencer les opérations décisives.

Ce jour là, 3 colonnes, fortes chacune de 3000 hommes et conduites, la première par Humbert, la seconde par Valleteaux et la troisième par Lemoine se ruent sur Erdeven, sur Plouharnel et sur Carnac.

Les Chouans étaient capables d'attaquer. Ils avaient le courage, l'esprit de sacrifice, la fougue, la science du terrain qui rendent les embuscades et les assauts redoutables, mais leur totale inexpérience militaire les faisait inaptes à une défense sérieuse.

D'Hervilly avait promis l'appui de ses bataillons à Puisaye et convenu avec lui que deux régiments: «Royal Louis» et «Royal Emigrant», occuperaient Plouharnel, au centre de la ligne de résistance des Chouans.

Mais ces précieux renforts n'eurent pas le temps d'arriver. A la vérité, ils ne furent même pas mis en route, car, au moment où ils allaient partir, les Chouans étaient déjà en déroute et d'Hervilly se refusa à hasarder ses beaux uniformes dans une bagarre aussi mal engagée.

Le désordre était inexprimable dans l'armée des Chouans. Les paysans de toute la région s'étaient réfugiés au milieu des combattants avec leurs véhicules et leur bétail et à l'approche des Républicains, tout cela s'enfuit, en poussant des cris d'effroi et entraîna les combattants, hors d'état de se servir de leurs mauvaises armes. Hommes armés ou sans armes, femmes, enfants,

chevaux, bétail, voitures et chars ... tout s'engouffra pêle-mêle dans le goulet étranglé, large d'à peine 600 mètres, qui conduisait à la presqu'île.

En travers de ce goulet, il y avait un retranchement, dont les Emigrés n'avaient pas songé à assurer la garde. Ce retranchement, Hoche va le faire retourner, garnir de redoutes et de canons, de façon à fermer définitivement la presqu'île.

D'Hervilly, qui n'avait pas su empêcher la défaite des Chouans, voulut essayer de troubler l'exécution de ce travail. Il n'y réussit pas et son attaque se termina par un échec sanglant.

La masse des Emigrés et des Chouans continua donc de refluer et Puisaye l'entassa à la pointe méridionale de l'étroite presqu'île, comptant que la résistance du fort Penthièvre et l'appui des canons britanniques lui laisseraient le temps de l'embarquer sur les navires de transport, toujours à l'ancre dans la baie de Quiberon.

Mais Hoche était bien décidé à ne pas laisser traîner les affaires. Dès le 8 juillet au soir, il écrivait à Chérin: «Les Anglo-Emigrés-Chouans sont, ainsi que des rats, enfermés dans Quiberon, où l'armée les tient bloqués. J'espère que dans quatre jours, nous en serons quittes. Je suis sans secrétaire, sans aide de camp, sans adjudant-général, sans papier et presque sans vivres...» Il aurait pu ajouter «sans lit», car il couchait sur un banc, en compagnie de son chien Pitt, qui constituait seul, tout à la fois, son état-major et la garde du quartier général. Mais, cela importait peu; il avait 26 ans!... L'essentiel, pour lui, était, à ce moment, d'achever au plus vite le retranchement fermant la presqu'île et d'enlever le fort Penthièvre.

Le plan d'attaque des Emigrés échoue.

Or, de leur côté, Puisaye et d'Hervilly avaient conçu un grand projet. Il s'agissait de fixer l'armée républicaine sur ses positions par une vigoureuse démonstrative qu'exécuteraient l'élite des régiments émigrés, cependant que deux attaques enveloppantes, combinées avec cette attaque frontale, se déclencheraient sur ses deux flancs et sur ses arrières.

Pour cela, une colonne (3500 Chouans et une compagnie de «Royal Emigrant» sous Tinténiac), embarquée à Port Haliguen, irait débarquer dans la presqu'île de Ruis; une autre (3000 Chouans et une compagnie d'Emigrés, sous Lantivy), embarquée à Orange, irait débarquer au Pouldu. De Ruis et du Pouldu, les deux colonnes devaient s'élever vers le Nord, recruter des adhérents et se rabattre à droite et à gauche, sur l'armée républicaine. L'attaque générale était fixée au 12 juillet.

L'exécution d'un pareil plan eut nécessité des troupes manœuvrières et des chefs expérimentés, ayant une notion nette de leur mission et affranchis de toute autre préoccupation que de celle de vaincre.

Or, cela n'était pas. L'attaque frontale vint donc s'écraser contre les retranchements républicains, sans que les colonnes enveloppantes aient fait sentir en aucune manière leur action. Celle de Lantivy, dirigée d'abord sur Quimperlé, s'était dissociée, les Chouans qui la composaient étant, pour la plupart, rentrés chez eux, où les appelaient les travaux de la moisson. Celle de Tinténac avait enlevé Elven, puis, au lieu de se rabattre sur les derrières de l'armée républicaine, trompée par de faux rapports, s'était dirigée vers le Nord, perdant de vue sa mission.

Quant à la flotte anglaise, qui croisait à portée de canon, elle ne prit aucune part au combat. Elle intervint seulement à la fin de la lutte par quelques bordées qui forcèrent les «bleus» à arrêter leur poursuite et à rentrer dans leurs retranchements.

Hoche enlève le fort Penthièvre.

Pendant ce temps, Hoche menait rapidement les préparatifs d'attaque du fort Penthièvre. Contrairement à l'avis de ses officiers du génie, dont Rouget de l'Isle, qui pensaient qu'une forteresse aussi solide ne pourrait être prise autrement qu'après un siège en règle, il décida que le fort serait enlevé de vive force, le temps faisant défaut, pour agir autrement.

Donc, on choisira, pour cette attaque, une nuit sans lune. Les avant-postes de la défense seront surpris, de manière à ne pouvoir donner l'éveil.

Une colonne d'élite, commandée par l'adjudant-général Ménage, filera, à droite, le long de la côte de la baie de Quiberon, conduite par un guide sûr et escaladera le parapet du fort, de ce côté.

Une colonne, aux ordres du Général Valleteaux, attaquera de front et attirera sur elle l'attention des défenseurs de la forteresse.

Une troisième colonne, conduite par les généraux Humbert et Botta, longera, à gauche, la côte de la mer Sauvage. Arrivée à hauteur du fort, une partie de cette colonne attaquera le fort par la gorge, tandis que le reste, poussant jusqu'à Kérostin, occupera solidement ce village, de façon à enrayer toute tentative d'intervention des troupes réfugiées dans la presqu'île.

La nuit du 19 au 20 juillet parut favorable à l'exécution de ce plan basé uniquement sur la surprise et la vigueur. La pluie

tombait en rafales; la mer, furieuse, déferlait sur la grève et les vagues s'écrasaient avec fracas sur les rochers qu'il s'agissait d'escalader.

Informés de la décision prise par Hoche d'attaquer, décision que tout le monde jugeait folle, les représentants du peuple, Tallieu et Blad, tenaillés par l'angoisse, suivaient le général pas à pas, lui recommandant la prudence. Et quand l'ordre d'attaque eut été donné, Rouget de l'Isle raconte comment le général passa la soirée avec eux sous la tente et se montra étourdissant de verve, de gaieté et d'esprit. C'est seulement quand le vent fut tombé et que la pluie eut cessé de gicler, qu'il se leva et changeant de visage, dit: «C'est assez. Il est temps de faire le général.»

Il n'était que temps, en effet. Dans l'eau jusqu'à la poitrine, fouettées par les rafales de pluie et de sable, errant dans l'obscurité profonde, battues par l'artillerie du fort et par celle des canonniers anglaises qui tiraient au jugé, sûres de toujours atteindre un ennemi . . . les colonnes, mélangées et dans un affreux désordre, hésitaient . . . L'attaque de front était enrayée et les compagnies de Valleteaux tourbillonnaient, prêtes à fuir. La colonne Humbert, éventée et canonnée, pataugeait dans l'eau et n'avancait plus. Le Général Botta était blessé. Les bataillons attendaient impatiemment le signal de la retraite, à la merci d'une panique . . .

Hoche accourt. Il va partout; il voit tout; il parle à tous et sa seule présence galvanise chefs et soldats.

Le jour pointait. On voyait l'objectif maintenant, ce fort sinistre d'où venait la mort.

Or, ce n'est pas un ordre de retraite que va donner le général; c'est au contraire l'ordre de se porter rapidement en avant et d'aller occuper la forteresse, devenue subitement muette. Le drapeau tricolore flottait sur sa tour . . . Ménage, avec 300 gailards déterminés, s'était glissé à travers les rochers battus par la mer, avait gravi le parapet de gorge et pris à revers les défenseurs atterrés.

Poursuite et destruction des Emigrés et des Chouans.

Penthièvre tombé, la poursuite continue, ardente: Valleteaux, par les dunes de la Mer Sauvage; Humbert, par les grèves de la baie de Quiberon; Hoche, entre les deux, avec ses hussards.

D'Hervilly était mort; Puisaye s'était rembarqué. Les vieux régiments, malheureusement grossis d'éléments douteux et servant par force une cause qui n'était pas la leur, essayèrent de résister, mais furent débordés et décimés.

Sombreuil, qui venait d'amener un important renfort d'Emigrés, essaya de tenir au Fort-Neuf, mais à court de munitions, il dut parlementer. Le désordre était effroyable sur la grève. Il y avait là une foule apeurée d'infirmes, de blessés, de femmes et d'enfants, qui paralysaient les soldats.

Quelques unités prirent d'abord régulièrement place dans des barques envoyées pour les recueillir, mais bientôt, la foule se précipita et les barques furent prises d'assaut. Surchargées, plusieurs coulaient, de sorte que les marins anglais finirent par repousser les naufragés à coups d'aviron et tranchèrent des mains, à coups de hache. Même, la flotte anglaise, qui n'avait pris à la lutte qu'une part tout à fait insignifiante, intervint vigoureusement à cette heure critique, par le feu de tous ses canons, tirant indistinctement sur l'armée républicaine, sur les Emigrés et sur la foule qui s'efforçait de gagner les barques. L'armée républicaine eut peu à souffrir de ce feu, mais il fit tomber la résistance des derniers bataillons de Sombreuil. Entourés, privés de munitions, ces braves durent se rendre.

La loi était impérative. Tallien, malgré les insistances de Hoche, exigea son application intégrale. Ils furent tous fusillés sur place, au nombre de près de huit cents et avec eux Sombreuil et Mgr. de Hercé, évêque de Dol, qui accompagnait les Emigrés. Ainsi se termina l'équipée de Quiberon.

Conclusion.

Elle prouve qu'un débarquement sur une côte hostile est toujours possible, si elle est appuyée par d'actives intelligences dans le pays. La cavalerie de St-Georges a le premier rôle dans cette affaire, en exploitant mécontentements ou ambitions et en achetant les âmes vénales.

Mais la réussite du débarquement n'implique pas la réussite finale de l'opération, laquelle reste conditionnée, non seulement par l'attitude de l'ensemble des populations envahies, mais aussi par l'action des forces armées d'un adversaire qui combat chez lui, avec tous ses moyens, tandis que le ravitaillement de l'assaillant reste toujours précaire. Là, la technique militaire reprend ses droits.

A Quiberon, la tentative anglo-émigrée, fort soigneusement préparée, avait le maximum de probabilités de réussite et William Pitt avait toute raison d'espérer que la France serait poignardée dans le dos, à la faveur du soulèvement de tous les départements de l'Ouest. Malheureusement pour le succès de ses calculs, Hoche se trouva là . . .
